



## **Cahiers de recherches médiévales et humanistes**

Journal of medieval and humanistic studies  
2011

---

### **Daniel Ménager, *La Renaissance et le détachement***

**Bruno Méniel**

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12363>  
ISSN : 2273-0893

#### **Éditeur**

Classiques Garnier

#### **Référence électronique**

Bruno Méniel, « Daniel Ménager, *La Renaissance et le détachement* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2011, mis en ligne le 14 septembre 2011, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12363>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Daniel Ménager, La Renaissance et le détachement

Bruno Méniel

---

## RÉFÉRENCE

Daniel Ménager, *La Renaissance et le détachement*, Paris, Classiques Garnier (« Études et essais sur la Renaissance » 91), 2011, 243p.  
ISBN 978-2-8124-0214-2

- 1 Dans le domaine de la critique littéraire et artistique, il semble souvent que le sujet soit déterminant : choisi avec discernement, il est la clef qui ouvre la porte d'une civilisation, d'une époque et d'œuvres particulières. Encore faut-il que les analyses de détail soient convaincantes et qu'une thèse d'ensemble se dégage. Avec un talent d'orpailleur, Daniel Ménager sait déceler les torrents à pépites : il nous révèle la richesse du thème du détachement. Son enquête, qui fait appel à des sources picturales autant que littéraires, nous mène du XII<sup>e</sup> siècle de Maître Eckhart au XVII<sup>e</sup> de Blaise Pascal, et elle ne s'interdit pas de fréquents rappels de la pensée et de la littérature antique : chemin faisant, nous croisons Théocrite, Bion, Moschos, l'anthologie grecque, Lucrèce, Virgile, Ovide ou Martial.
- 2 Si, lorsqu'on étudie le détachement comme rapport au monde, il convient de remonter jusqu'à Maître Eckhart, c'est qu'il a introduit dans la langue allemande le mot *Abgeschiedenheit*. Dans la pensée subtile du théologien, le fidèle doit pratiquer le détachement sans mépriser la vie dans le monde et sans oublier que le Christ a éprouvé des passions humaines. *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis, en revanche, propose le *contemptus mundi* comme une ascèse. Érasme conseille de se détacher du monde en rapportant au Christ tous les actes de la vie. Il associe la théorie stoïcienne des *adiaphora* (les choses indifférentes, ni bonnes, ni mauvaises) au précepte paulinien selon lequel le chrétien devrait user de ce monde comme n'en usant pas, en se rappelant que

ses jours sont comptés. Si Marguerite de Navarre considère souvent que l'attachement aux hommes fait obstacle à l'amour de Dieu, Nomerfide, dans l'*Heptaméron*, rappelle les exigences de la vie : « La gloire de bien aymer ne cognoist aucune honte. » A la notion de détachement, Ignace de Loyola préfère celle d'indifférence, qui sert l'humilité requise de ceux qui veulent entrer dans la Compagnie : un jésuite, loin de mépriser le monde, se rendra là où Dieu l'appelle, acceptant avec indifférence le rang et le lieu où il sera placé. Scrutant la *Sainte Conversation* de Giovanni Bellini (retable de San Zaccaria, Venise), Daniel Ménager voit dans les saintes et les saints qui entourent la vierge à l'enfant des figures du recueillement, qui invitent le spectateur à un détachement qui est la condition d'une élévation spirituelle, mais aussi d'une véritable contemplation esthétique.

- 3 La lecture que les théologiens ont fait du Livre de la Genèse pose la question du détachement de Dieu à l'égard du monde. La théologie médiévale considère que Dieu a mis fin à l'acte créateur le septième jour, mais qu'il continue d'agir en ce monde. Luther affirme que l'argile de l'homme, tout sa vie durant, est maniée par le potier divin, et Calvin, que la Providence détermine non seulement le devenir de l'humanité en général, mais celui de chaque individu. Au contraire, Michel-Ange aurait peint au plafond de la Sixtine un double détachement. D'une part, Adam se sépare de Dieu, et d'autre part, le Fils se détache du Père, si l'on accorde que l'enfant qui s'accroche à la jambe d'une femme est Jésus qui se sait voué à l'Incarnation et aux affres de la Rédemption. Avec une belle audace théologique, les représentations picturales de la Trinité que constitue le « trône de grâce » ou le « trône de miséricorde » suggèrent parfois, au XV<sup>e</sup> siècle, la tristesse du Père devant les souffrances du Fils.
- 4 Le détachement peut aussi être l'attitude que l'écrivain ou l'artiste adoptent à l'égard de leur œuvre. Pétrarque se sépare plus facilement de sa dame que de ce qu'il écrit. Ronsard confesse, dans l'« Ode à Michel de l'Hospital », sa difficulté à clore son propos et à laisser son poème. Il sait pourtant que dès que les mots de l'œuvre ont été imprimés, ils se détachent définitivement du poète et il reproche au besogneux prédicant de ne savoir abandonner ses vers à leur destin. Depuis que les mots *libri* et *liberi* ont été rapprochés, la mise au monde du livre a souvent été assimilée à un enfantement. Le thème de la charité romaine, qui apparaît dans la préface des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, suggère que le livre doit insuffler à son auteur une vie nouvelle. Et que penser de la présence de ce thème sur la paroi du cabinet qui jouxtait la « librairie » de Montaigne ? Les véritables enfants de Montaigne, ce sont ses lecteurs.
- 5 Le détachement le plus douloureux est sans doute le deuil. Or les usages sociaux lui fixent des limites. Il reviendrait à la littérature d'évoquer les souffrances inconsolables, celle d'Andromaque ou des amants shakespeariens. Pourtant, les épitaphes de Marot suggèrent de s'en remettre à la grâce de Dieu et font entendre un évangile de la sérénité légère. Celles de Ronsard n'invitent pas au même détachement. Elles se veulent « le dernier honneur qu'on doit à l'homme mort » : dans l'une d'elles, le défunt François de Guise réclame frénétiquement pour tombes toute les villes où il s'est bien battu. Daniel Ménager trouve dans les bergers des idylles gréco-latines les vrais maîtres du deuil. La Renaissance invente le genre de l'épigramme funèbre, illustré notamment par Alamanni. L'*Arcadie* de Sannazar présente deux célébrations funèbres, qui commémorent le défunt avec douceur, mais invitent quand même l'auditeur au détachement : la musique de la syrinx engendre l'oubli de la tristesse et conjure le retour sur soi.
- 6 La littérature enregistre les moyens que l'homme invente pour mettre le monde à distance. Le *Suave mari magno* a connu une immense fortune au XVI<sup>e</sup> siècle et la lecture

que fait Montaigne du vers de Lucrèce n'est pas la moins surprenante : sur son rivage, le spectateur croit éprouver de la compassion pour ceux qui périssent en mer, mais n'éprouve-t-il pas une volupté maligne devant leurs malheurs ? Les dix jeunes gens du *Décameron*, quant à eux, mettent le malheur à distance en fuyant la peste qui ravage Florence, mais aussi en s'adonnant – et en cela ils diffèrent des devisants de l'*Heptaméron* – à une narration qui évite jugements et commentaires et en instaurant un ordre qui fait sa part aux rituels, notamment au chant choral.

- 7 La Renaissance, surtout, élabore des éthiques mondaines qui permettent de sacrifier aux exigences de la vie sociale tout en pratiquant la sécession intérieure. La *sprezzatura* de Castiglione et de *despejo* de Gracian supposent une distance du sujet par rapport à lui-même et une perpétuelle adaptation aux circonstances. Montaigne va peut-être plus loin encore lorsqu'il vante la nonchalance des grands capitaines dans les moments les plus difficiles. Cette nonchalance est compatible avec une attention extrême à l'activité présente : quand Montaigne danse, il danse. Calvin lutte contre un mépris du monde qui pourrait faire renoncer l'homme à sa vocation. Max Weber, comme on sait, a vu dans l'idée que l'on peut trouver Dieu dans le travail une des sources du capitalisme. Daniel Ménager rappelle cependant que cette pensée n'est pas propre à la Réforme : les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola exhortent le fidèle à s'interroger sur son mode de vie et à ne pas exclure les questions d'économie domestique de cet examen de conscience. Les théologiens de la Renaissance mettent en place une civilisation du devoir. Il faut la folie de Don Quichotte pour rompre ces digues, appeler à l'aventure, à l'errance, au refus du désenchantement.
- 8 S'il est un genre littéraire qui est fondé sur le détachement, c'est la tragédie. Une héroïne comme la Cléopâtre de Jodelle suscite l'admiration en se détachant de l'humanité ordinaire. Daniel Ménager fait porter son analyse sur deux caractéristiques de la tragédie à la Renaissance, la présence d'un chœur et l'importance des récits. Le chœur exprime la pitié que suscitent les malheurs des protagonistes, mais par le chant et la danse, il invite les spectateurs à mettre leur émotion à distance. Les récits proposent une représentation de l'horrible et de l'inaacceptable : s'ils doivent beaucoup à la rhétorique, s'ils sont prononcés de façon artificielle, ils procurent à l'auditeur un plaisir qui le détache de son expérience commune, où les mots servent à communiquer. La tragédie est une sublimation de l'existence.
- 9 L'heure actuelle est à l'indignation, et Daniel Ménager nous dérange en faisant l'éloge du recul et de la sérénité. Mais sa perspective est historique : il entend montrer que la culture du XVI<sup>e</sup> siècle a découvert une autre façon d'être au monde. Il convient, sur ce point, de distinguer entre l'Humanisme et la Renaissance. Les humanistes, que caractérisent leur volonté de maîtriser le temps et l'espace et de conquérir le savoir, leur compétition effrénée pour la gloire et le souci de l'accueil fait à leurs œuvres, ont finalement assez peu pratiqué le détachement. La Renaissance, au contraire, invente des éthiques mondaines qui valorisent la distance du sujet par rapport à lui-même : cultiver le détachement n'est pas mépriser le monde, mais au contraire le réenchanter, fuir la médiocrité et choisir la voie de l'élégance, de l'héroïsme ou de la grandeur.
- 10 Cet ouvrage dense, profond et suggestif livre le secret de sa méthode au début du quatrième chapitre : « les concepts sont toujours un peu secs, à moins qu'ils ne soient capables d'ouvrir, tout à la fois, des images et des textes » (p. 133). Leçon de maître : partir de notions voisines telles que celles de sérénité, d'abandon, de repos, d'indifférence, de disponibilité, pour interpréter les grandes œuvres de la Renaissance. Si

Daniel Ménager pratique cette méthode avec rigueur, il nous invite en même temps à un vagabondage amoureux, alerte et allègre, riche de surprises, dans les livres qu'il fréquente. Au détour de telle ou telle de ses analyses, il nous oblige à regarder avec un œil neuf des auteurs qui nous semblaient familiers : par exemple, il souligne le « narcissisme » (p. 80) de Pétrarque et présente Montaigne comme un « dandy » (p. 178) ou comme un « artiste de la caresse » (p. 98). Il fait ainsi éprouver à son lecteur l'envie de relire les auteurs étudiés, et de les commenter à son tour avec la même liberté.